clio

Clio. Femmes, Genre, Histoire

21 | 2005
Maternités

Luisa MURARO, *L'ordre symbolique de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2003, 162 p.

Amélie MAUGERE

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/1485
DOI : 10.4000/clio.1485
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 2005
Pagination : 305-307
ISBN : 2-85816-781-8
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Amélie MAUGERE, « Luisa MURARO, *L'ordre symbolique de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2003, 162 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 21 | 2005, mis en ligne le 06 juin 2005, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/1485 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.1485

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Luisa MURARO, *L'ordre symbolique de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2003, 162 p.

Amélie MAUGERE

1 La pensée de la différence de Luisa Muraro - philosophe italienne, membre de la librairie des femmes de Milan - déjà présentée dans un précédent numéro de *CLIO* (n° 12) mérite ici d'être redécouverte à travers cette oeuvre singulière qu'est *L'ordre symbolique de la mère*. Traduit de l'italien, cet ouvrage est original d'un double point de vue. Sa structure, tout d'abord. En effet, aux six chapitres répondent six contre-chants par lesquels l'auteure dévoile ses inspirations, précise ses concepts, module ses affirmations. La démarche fondamentale en termes d'authenticité qui « voit le réel passer au dire et se libérer du carcan de l'opposition entre répétition de soi et devenir toujours autre que soi » (p. 69) dictait sans doute cette forme ; celle-ci oblige le lecteur à faire preuve de souplesse d'esprit. La réflexion de Luisa Muraro ne s'aborde en effet pas sans efforts et ce d'autant plus que l'auteure ne cache pas son attrait pour la doctrine philosophique et religieuse mystique, étrangère à notre tradition rationaliste française. À l'instar de la philosophe, la quête du sens authentique de l'être ne nous apparaît cependant pas vaine. Chacun-e d'entre nous n'a-t-elle/il pas vécu, parfois avec douleur, cette obstination, décrite par l'auteure, qui consiste à chercher à se conformer à la pensée de l'autre, pour se sentir dire vrai ?

2 Nos sociétés patriarcales nous scindent en deux ; le néant menace nos vies, celles des hommes, mais, plus encore, celles des femmes ; « le nihilisme de l'être fiction qui a pour toute réalité son exhibition et pour principale ressource le fait d'apparaître vrai » (p. 45) ôte toute confiance à nos sens et à notre raison pour saisir la réalité et ne nous permet pas de « sauver les phénomènes » (p. 73). Certaines femmes vont jusqu'à en tomber malade ; l'hystérique étant la figure exemplaire d'un désordre symbolique pour les femmes, une conséquence directe de la destruction des généalogies maternelles. Les autres plus « chanceuses » ne parviennent pas à dire leurs joies et leurs peines, leur grandeur aussi. Le cercle de la médiation est imparfait, logiquement imparfait, mais

l'ampleur de cette imperfection est *contextualisable* et, pour tout dire, liée à la société patriarcale. Dès lors, il faut se battre pour construire l'horizon d'une autre culture où nous parviendrons à mieux saisir *idéellement* le réel et à nous y placer mieux. Mais quelle clé pourrait nous ouvrir la porte de cette civilisation ? Non pas que celle-ci soit déjà existante, mais celle-ci n'est pas non plus à venir car « dans l'ordre symbolique, c'est dans l'instant que le changement se fait. Ou alors il ne se fait pas - Pas même en 2000 ans » (p. 110).

3 Luisa Muraro a été attentive aux siens et a découvert la force que nous pouvions puiser dans la relation à la mère. Il nous faudra d'abord apprendre à l'aimer et non pas à nous en séparer comme l'enseigne les psychanalystes de nos sociétés contemporaines. Ce « savoir-aimer la mère », cette expression même, exhalant un parfum du culte de la mère, pose problème. Sans doute y a-t-il méprise et la philosophe entend d'elle-même la dissiper en précisant au contrechant III qu'il s'agit d'un amour formel, une sorte de reconnaissance de la filiation maternelle dont nous procédons, que nous avons à charge de retranscrire dans nos vies d'adultes pour en faire un principe d'autorité symbolique qui activera de manière circulaire « nos forces passionnelles avec l'activité de l'esprit » (p. 37). Véritable point d'ancrage, la mère nous garde de procéder par fiction pour, au contraire, nous rattacher au réel. Une nouvelle relation entre autonomie et dépendance peut se dire, peut se faire. En reconnaissant à la mère l'autorité symbolique, nous acquérons une capacité de langage illimitée, pouvant s'étendre à tous nos désirs, joies et peines jusque là euphémisés, ou pire, éteints. Tout peut se dire si nous respectons le « principe de passer par ce qui pour d'autres fait présence » (p. 85). Nous croyant dépositaires d'une limite absolue, nous osions à peine exister.

4 Dans le sillage de Simone Weil, Luisa Muraro affirme des valeurs pour lesquelles « rien ne justifie qu'on cesse de lutter » et pose les jalons de la lutte en affirmant que la liberté des « sans-pouvoir » est liée à la capacité de créer du symbolique (p. 157). Deux forces y concourent : la nécessité et l'amour, et celles-ci sont inscrites « en chacun et en chacune par l'ancienne relation à la mère » (p. 157). Le programme est généreux. Pourtant, comment ne pas évoquer ici les réactions de forte hostilité suscitées par la lecture de cet ouvrage ? Suite à la conférence-débat qui eut lieu à l'occasion de la parution du livre en France, je me suis demandé si ces réactions étaient la simple conséquence d'erreurs de lecture. En effet, la récurrence de ces erreurs est troublante et l'agacement perceptible de nombre de lecteurs de cet ouvrage laisse perplexe. Pour étayer cette suspicion, je dirai en effet qu'il est fait peu de place à l'héritage beauvoirien qui affirme le rapport de mêmeté entre femmes et hommes avant leur hétérogénéité réciproque. On peut par ailleurs être surpris de l'invitation à écouter ses désirs comme moyen de lutter contre « la domination de codes culturels inadéquats » (p. 162), l'auteure reconnaissant d'elle-même qu'« il n'y a pas d'expérience, pas d'intention à l'état pur » (p. 95). Toutefois, affirmer le désir comme inconditionnel est peut-être la seule ressource pour des êtres humains dominés, ressource salvatrice quand elle est puisée dans l'obéissance à la nécessité et avec la force de l'amour. Cette affirmation énoncée *in fine* par l'auteure est son dernier pied de nez envers les post-structuralistes, disqualifiés peut-être un peu vite ; mais, après tout, pourquoi devrait-on épiloguer inéluctablement à partir de la désormais fameuse notion de « gender » ? Les termes du débat y gagneront une certaine pluralité et c'est pourquoi, on aurait tort de ne pas écouter le chant alternatif de Luisa Muraro. Dans une époque qui entretient le culte de la loi alors même que nous ne finissons pas de recenser les écarts entre droit et réalité sociale, l'oeuvre de cette philosophe trace un nouveau chemin en privilégiant

l'instance symbolique. L'addition supplémentaire de droits n'est bien souvent d'aucun secours pour les femmes humiliées, battues, violées qu'elles se situent en bas ou en haut de l'échelle sociale. La perspective dessinée par Luisa Muraro est comme une promesse de changement de cette réalité là. Si nous pouvons être déconcerté-e-s par les influences qui guident l'auteure et si, parmi nous, des femmes empruntent d'autres chemins que ceux tracés par le mouvement des femmes, l'idée d'ouvrir le ciel aux femmes, de les faire participer à l'élaboration de la grille d'interprétation du réel, ne mérite toutefois pas d'être rayée d'un trait noir rageur.